

A

HISTOIRE  
D'UN FORESTIER

A

HISTOIRE  
D'UN FORESTIER

PAR

PROSPER CHAZEL

GRAVURES HORS TEXTE D'APRÈS LES DESSINS DE F. LIX

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
*Bibliothèque du Magasin des Demoiselles*  
51, RUE LAFFITTE, 51

1882

Tous droits réservés.

Проверено 1933  
ВКИП

# HISTOIRE D'UN FORESTIER

## CHAPITRE I.

OU LE CHASSEUR D'INSECTES FAIT SON APPARITION.

En ce temps-là, j'avais douze ans, l'œil vif, le teint clair, des cheveux en broussailles que ma pauvre mère s'ingéniait à mettre d'accord chaque matin — peine perdue — et, comme trait de caractère, une sainte horreur des livres et du maître d'école par-dessus le marché.

Il faut dire que la nature était plus ou moins complice de ces dispositions intérieures. Nous habitons alors un des plus beaux pays des Vosges, le village de Framont, situé juste au pied de la grande montagne de Donon. Quelles bonnes parties de vacances ont vues ces montagnes ! Quelle joie quand le matin, à six heures, mon père entrait dans la chambre !

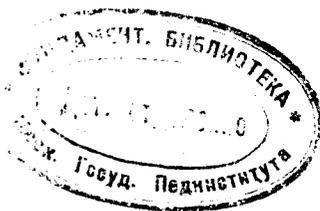
— Allons, debout, les petits hommes ! c'est aujourd'hui dimanche !

Et, le dimanche, on allait au Donon !

Un quart d'heure après, c'était à qui s'empresserait

Библиотека  
1933

116620.68



autour du panier aux provisions. Mon frère Jules, un bambin de huit ans, voulait s'en emparer; moi, je prétextais ma qualité d'aîné; mais aujourd'hui que le droit d'aînesse n'existe plus, ce sont les Benjamins qui l'emportent. Et le soir on revenait par les chemins de *schlitt*, l'un poussant l'autre, moitié courant, moitié glissant, car les sentiers semés d'aiguilles de sapin facilitent singulièrement la descente.

Le lendemain, il fallait retourner à l'école, et les heures sont longues en été, quand le gai soleil vient par la fenêtre ouverte danser sur les pupitres et rire au nez du maître. Mon père, si soucieux qu'il fût de mon éducation, ne pouvait me tenir de bien près; sa profession de percepteur l'obligeait à de fréquentes excursions dans les villages environnants.

Ma mère, de son côté, n'avait pas le courage de lui dénoncer mon inconduite. Quand je rentrais le soir, les mains sales, les habits déchirés, elle avait beau me menacer de la colère paternelle, je ne savais que trop quelles provisions d'indulgence son cœur tenait en réserve. Je m'entendais si bien à implorer mon pardon, qu'elle finissait par m'attirer dans ses bras et par me promettre, toujours pour la dernière fois, de ne rien dire.

Bientôt après, la porte s'ouvrait et mon père faisait son entrée. Cher père, le travail de la journée fini, il n'avait pas le cœur à gronder. Il ne pensait qu'à se délasser de ses fatigues au milieu de nous. Comme il

nous aimait tous les deux! Et quel plaisir de nous voir grandir, robustes comme de vrais enfants de la forêt!

Le fait est que mes courses en plein air tournaient au profit de ma bonne mine. Si l'écolier ne valait pas cher, en revanche, l'habitué du Donon était leste à faire envie à un écureuil, un coureur des bois accompli.

Il fallait voir avec quel entrain mon père me donnait la réplique. Quand il lui arrivait de me prendre sur son dos et qu'après deux ou trois tours de manège dans la chambre, forcée lui était de plier sous le poids, il s'épongeait le front, et me laissant couler à terre :

— Est-il lourd, le brigand! s'écriait-il. Nous avons là un fier luron, ma femme.

Le malheur, c'est que ces compliments ne tombaient pas, comme on dit, dans l'oreille d'un sourd. J'avais fini par me croire un héros et je ne rêvais que batailles et aventures.

Si encore il ne s'était agi que de moi, il n'y aurait eu que demi-mal. Mais déjà Jules s'enorgueillissait de marcher sur mes traces. Quoiqu'il fût d'un naturel tranquille, un malheureux talent d'imitation le poussait à copier mes faits et gestes. Il n'y avait pas de complot où ce mioche ne trouvât moyen de se faufiler comme une couleuvre dans une haie.

Aussi les vieux de la bande, Rodolphe en tête, un beau garçon de quatorze ans, avaient-ils dû l'admettre à l'honneur de partager le secret de nos expéditions.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi. Quand, après la classe, nous défilions derrière les dernières maisons du village pour battre les champs, les bonnes gens qui nous rencontraient, voyant le petit Jules aux premiers rangs du cortège, ne songeaient guère à nous dénoncer. Le moyen de se défier d'une bande de conjurés à l'avant-garde de laquelle se pavanait un innocent au visage de chérubin, un Tom-Pouce pas plus haut qu'une botte !

Cependant cet état de choses ne pouvait pas durer. A plusieurs reprises déjà, mon père avait eu vent de ce qui se passait. M. Herrenschmidt, le maître d'école, avait pris le chemin de la maison, et c'était heureusement ma mère qui l'avait reçu. Mais qui sait s'il ne lui prendrait pas la fantaisie de venir un dimanche ? Il n'y a rien de tel qu'une conscience troublée pour nourrir de fâcheux pressentiments. Je sentais dans l'air comme des bouffées d'orage. La tempête grondait, et gare à l'averse si elle venait à éclater !

Je me rappelle qu'un mardi, vers deux heures, notre petit groupe de conjurés trottait mélancoliquement le long du chemin qui mène à la maison d'école. Toutes les générations l'ont suivi, ce chemin, mais jamais peut-être avec plus d'envie de planter là la grammaire et les déclinaisons. On eût dit que la même pensée germait dans chacune de nos têtes, et pourtant personne ne soufflait mot : ces idées-là sont contagieuses.

Pour ma part, je voyais la grande salle d'étude,

sombre et basse, avec ses bancs de bois noir alignés et les carreaux des fenêtres où les mouches bourdonnaient par centaines. J'entendais la voix de M. Herrenschmidt, qui criait de sa chaire :

— Au premier qui bouge, toute la salle en retenue !

L'excellent homme ! Il n'y avait, somme toute, que ce moyen de se faire obéir.

Tout à coup, Rodolphe, qui marchait en tête de la bande, s'arrêta, mit un doigt sur sa bouche, et, d'un air mystérieux et résolu tout à la fois, nous fit signe de le rejoindre au plus vite.

C'était un beau garçon que ce Rodolphe. Je vois encore son regard clair, ses bonnes joues roses, épanouies.

— Venez donc ! disait-il à mi-voix. Voici le père Josué et sa chienne. Nous allons joliment nous amuser !

Il n'eut pas besoin de répéter son invitation. Adieu la maison d'école ! En quelques enjambées, nous avions rejoint notre chef, et nos têtes curieuses se dressaient en rangs d'oignon derrière le remblai qui nous séparait de la route communale.

L'objet de notre curiosité était un petit homme généralement connu dans le pays sous le nom de « père Josué ». Il se nommait de son vrai nom M. Josué Spitz. Il habitait non loin du village, près de Grand-fontaine, dans la montagne, une maison solitaire, aux murs tapissés de lierre, avec un jardin potager planté de choux, de carottes et de quelques rosiers de choix.